

José Cardoso PIRÈS

Le Dauphin

Les Éditions Gallimard, Paris 1970,

Roman, traduit du portugais par Robert Quenserat, 224 pages.

José Cardoso Pirès est l'un des grands représentants de la nouvelle littérature portugaise. Celle-ci adopte délibérément une attitude de contestation, elle manifeste un désir d'indépendance et de renouveau, en voulant secouer l'intellectualisme des auteurs traditionnels, comme l'exprime l'allusion au poète Fernando Pessoa, que l'auteur qualifie de « *l'inévitable Pessoa* ».

Car ce roman, **Le Dauphin** veut sortir des sentiers battus. Il n'est pas un roman policier ni un manifeste politico-social, il n'est ni un roman de caractère ni une étude de mœurs. Il est tout cela à la fois. Il est surtout un livre **vrai**.

« *Il faut se méfier des images FREUDULEUSES. La publicité en regorge, et aussi les comptes en banque des calotins de la psychanalyse, bien entendu. Je parierais même que Herr Goebbels buvait son petit lait dans Freud, avec une paille en acier de chez Krupp.* » (p. 84).

Histoire d'un crime : il n'y manque ni la motivation, ni le suspense. Un jeu compliqué de on-dit, de déductions, de suppositions gratuites, de notes de procès-verbal, distille la vérité au compte-gouttes. Maria de Mercês a été retrouvée noyée dans la lagune. S'est-elle suicidée? Ou bien a-t-elle été assassinée par son mari, Tomàs Bravo, parce qu'elle avait tué leur valet, le métis manchot Domingo, comme le raconte l'opinion publique? Mais son corps ne portait pas de trace de violence quand on l'a extrait de la vase de la lagune, au lieu-dit l'Úrdiceira, au nom de « *piège, enlèvement* ». D'autre part, l'Infant, Tomàs Bravo, l'Ingénieur, revenant d'une tournée d'orgies à Lisbonne, a trouvé Domingo, mort, dans le lit de sa femme. Comment est mort Domingo?

Suspense, mystère, tout y est, et, comme toile de fond, les ragots du village, les chuchotements des vieilles femmes, les chroniques honorables de l'ancienne famille des Palma Bravo,

la « *vérité des faits* » dans les pièces du procès, connues du vénérable Regedor.

Roman de mœurs, le livre l'est aussi. Toutes les passions l'habitent, les femmes, les boissons, la jalousie, la solitude et l'ennui chez Maria de Mercês, le besoin de domination, ancestral, chez les Palma Bravo : la haine de Maria pour le métis, unis sous la même domination, le lien d'esclavage, de créature à créateur, entre Domingo et Tomàs Bravo.

C'est un drame passionnel que les commentaires du peuple alimentent de symboles, de présages, de mystères.

Mais il n'y a pas que cela. Ce que cette histoire démontre, c'est la « **portugalité** », comme l'explique le traducteur dans la préface. La « **portugalité** », c'est l'archaïsme et le modernisme, c'est le problème politico-social et l'allégorie. Elle est représentée par la dynastie des Palma Bravo, en la personne de l'Ingénieur, don Juan, l'Infant du village et maître de la lagune. La lagune, c'est l'endroit où grouille la vie animale, symbole de fécondité, et où Maria de Mercês, figure de la stérilité, femme « *inhabitable* », va trouver sa destinée. La Gafeira, endroit connu seulement des chasseurs pour sa lagune giboyeuse, est pour l'habitant un lieu maudit, prédestiné. C'est le Moyen-âge, que ces « *veuves-de-vivants* », habillées de noir et marchant les yeux baissés, mais leurs époux, qui leur envoient des dollars de leur lointain Winnipeg, reviendront en blouson de cuir, la radio portative sous le bras.

Le Regedor, dont le rêve le plus secret est la construction d'une « *auberge de grand luxe dans le manoir des Palma Bravo* » (p. 123), c'est l'ère nouvelle qui s'annonce; celle des Palma Bravo est révolue.

Les sacrées Institutions, les Quatre-vingt-dix-huit, l'Armée, l'Eglise et j'en passe, tous leurs symboles et leurs mythes, étouffent le peuple. La lagune engloutira les Palma Bravo et tandis que le village est à l'affût des cris des chats-huants, elle tremble sous le regard des chiens-fantômes.

Mais le plus important, c'est la Censure, bête noire de l'Ecrivain dans le récit, représentant des auteurs qui veulent une littérature libre. La télévision ne laisse passer que des images de prêtres et de militaires, les journaux n'offrent de sensationnel que le bulletin du temps, que guette le chasseur. A celui qui brûle d'exprimer sa pensée, il ne reste que le Jeu de l'Œil Sagace, qui filtre les jugements pour celui qui veut comprendre.

Ce climat exceptionnel, c'est l'âme du Portugal d'aujourd'hui. La nature y joue un grand rôle et le romancier la fait

vivre avec un grand talent. Austère, oppressante, on y entend le silence. Sur la place du village on sent l'odeur du vin et de l'anguille, il ne s'y passe rien, mais elle concentre le drame. Tout l'art de l'auteur se manifeste dans les descriptions hypersensibles de cette atmosphère. De temps en temps, des scènes hautes en couleurs rappellent Cervantes ou Breughel et découvrent l'âme populaire en proie à des signes prémonitoires, à des hystéries, ou à des occupations bien terre-à-terre.

José Cardoso Pirès se préoccupe pourtant des réalités mondiales, voire cosmiques, et il les ramène à l'échelle de l'homme qu'il veut décrire.

Avec ce récit dramatique, cette atmosphère lourde et pesante, **Le Dauphin** est un livre sans un sourire, noir comme ces femmes du Sud, à la démarche silencieuse, éternelles solitaires, ces « *veuves-de-vivants* », sur qui pèse le destin comme les paniers de linge sur leurs têtes.

Mais l'auteur y déploie une technique admirable. Mélangeant sans transition le présent et le passé, les chroniques et les ragots, la réalité et le mythe, ménageant au lecteur des haltes et des repos, fignant des silences, il réussit à impressionner des esprits qui apparemment sont très peu concernés dans cette histoire.

En définitive, le livre laisse une impression de malaise. On croirait parfois contempler des gargouilles dans un paysage de fin du monde. Seuls pourraient être élégants les personnages de Tomàs Bravo et de Maria Mercès, mais ce sont précisément eux les acteurs d'un crime. La critique y est souvent dure et l'ironie amère. Mais il faut admirer l'ingéniosité de l'auteur à employer des techniques originales pour créer une atmosphère et des caractères qui s'imposent et impressionnent le lecteur.

NOTICE BRÈVE.

Histoire d'un crime, prétexte à une satire politico-sociale; langage cru et scènes violentes.

INDICATIONS

COMMISSION DE LECTURE DE LA J.I.C.F.

19, rue du Marteau, Bruxelles.

C.C.P. 1454.46